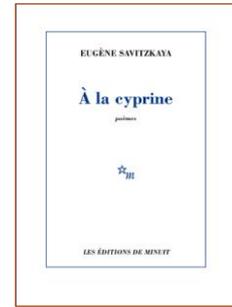




Gérard Cartier

Bain de jouvence

Fraudeur et À la cyprine d'Eugène Savitzkaya
(Minuit, 2015)



Eugène Savitzkaya rompt un long silence, au moins chez *Minuit*, son éditeur habituel (« *La peur de mal dire l'a toujours habité. Qu'il faille sept fois tourner sa langue avant de beugler l'a rendu taiseux.* »), en publiant simultanément deux livres : *Fraudeur*, un « roman » (le mot est sur la couverture), et *À la cyprine*, un recueil de poèmes, qui prouvent tous deux à nouveau que, de tous les romanciers actuels, il est sans doute le plus proche des poètes.

L'histoire de *Fraudeur* tient en peu de mots : celui qui n'est désigné que par *le fou* (on y devine évidemment l'auteur), revit son adolescence dans un petit village du Brabant wallon, auprès d'une mère ukrainienne atteinte d'une mélancolie pathologique, une maladie de la pensée qui la condamne au lit et au jeûne ; d'un père polonais, mineur de fond, faucheur, vidangeur de purin, tueur de lapins, assez brutal semble-t-il ; et de deux frères, l'un son aîné, l'autre encore enfant que l'on voit, dans l'une des plus belles scènes du livre, chevaucher un jars que lui seul peut approcher. Le narrateur semble aller à l'aveuglette ; il énonce, se reprend, ruse avec son texte, passe du fou au jeune homme ou à sa mère, de la Belgique à l'Union soviétique, du jardin familial au bois ou au parc du château local (il y a deux aimants dans cette campagne, un peu comme chez Proust : le côté du *bois des tombes* et le côté du parc). Le présent du récit tient dans le court espace de temps qui voit le jeune homme sortir de sa chambre, traverser jardin et potager, hésiter entre le parc et le bois, puis gagner celui-ci à travers les chaumes et grimper dans un vieux saule, dit *La Sorcière*, surnom maléfique que confirme le dénouement. Tout ceci dit sans aucune continuité narrative. Le récit, découpé en très courts chapitres, est scandé d'incessants retours en arrière, comme si le narrateur rembobinait le film de la vie du fou, ou de sa mère, l'arrêtant pour visionner l'amorce d'une scène avant de se jeter dans un autre temps ou un autre lieu – ou de revenir brusquement à la promenade du jeune homme.

Plus que le récit, conduit « *avec une absolue désinvolture* », plus même que l'aventure humaine, évoquée comme en passant, sans faire jouer aucun des ressorts du romanesque, ce qui importe ici, c'est la Nature : un monde d'arbres, d'eaux et d'herbes, de jardins, de fosse à purin et de clapiers, ancestral paradis (c'en est un, de toute évidence, aux yeux du fou comme à ceux du jeune homme) non encore dévasté par le remembrement. Certaines pages tiennent des *Géorgiques* et du manuel d'enseignement agricole : on y apprend à fabriquer l'alcool de prune, à conserver les cornichons, à entretenir un poulailler et à castrer les poules, etc. Si la pensée est un poison, le monde naturel est une jouissance. Eugène Savitzkaya mobilise tous les sens, convie toutes les sensations, couleurs, bruits, odeurs et saveurs (nous sommes en été, à la saison des reines-claude), jusqu'à la douceur du plumage des perdrix sous la paume. Les oies se ruent dans le verger, les herbes prolifèrent, les orties fouettent la peau, l'argile colle aux semelles, « *plastique et malléable comme la langue française* », le sang circule avec

vigueur, le désir gonfle la chair.

On s'était des millions de fois fouetté avec ses fins rameaux afin que le sang se réveille, qu'il monte aux seins, aux tempes, à la vulve vermeille et au gland violet, afin qu'il en pleuve des larmes savoureuses des corps souplement échauffés par l'étuve et le fouet. La femme criait en déchargeant et l'homme criait en déchargeant dans la fournaise ou sur le caillebotis menant au lac immense, ou dans l'eau très froide du lac immense et profond, pour nourrir les corégones, ou dans l'étang au bout des potagers du village, pour les carassins.

Tout y est transfiguré par la langue. Le livre ne tient que par le style – travail de poète autant que de romancier où tout concourt à l'effet, montage, sonorités, rythme, répétitions... Des images audacieuses y fulgurent parfois (« *Son cœur est comme une pieuvre dans un lit de bitume.* »), qui font discrètement penser à Lautr mont – comme aussi la façon qu'a l'auteur de s'immiscer dans son texte (« *ce récit protéiforme qui advient sous vos yeux ou dans le conduit délicat de vos oreilles* »), un Lautr mont aimable et faussement naïf (l'auteur se plaît aux adjectifs généreux : *beau, tendre, doux, etc.*) Une jouissance verte, à l'image de ce buisson d'orties où le jeune homme aime à se baigner nu.



  *la cyprine* n'est qu'en partie (l'hypocrite lecteur le regrette en secret) consacré au sujet promis par le titre mais, lorsqu'il le fait, c'est avec beaucoup de fantaisie. Eugène Savitzkaya tourne autour de son objet avec une invention qui, comme dans le désir et l'acte de chair, est le sel du plaisir (« *sans la cyprine, point de bonheur en ce monde, ni d'appétit* »), et sans repousser, le cas échéant, la plus franche crudité.

Quand le gynécée
devient une maison
les figes tombent des arbres
dans le gosier du bouc
et les mâchoires perdent leurs dents
au mortier est le pilon
axes de la roue triangulaire
trois feuilles, trois doigts
trois nuits
trépas à passer comme
le col

L'écriture d'Eugène Savitzkaya est immédiatement reconnaissable : verte, imag e, chaotique, insolite, juteuse, pleine de surprises, aussi éloignée du lyrisme que de la poésie blanche. L'auteur, on le sait, marque une prédilection pour l'histoire naturelle ; ses poèmes sont envahis par les plantes et les bêtes (l'un de ses recueils était titré *Bufo bufo bufo* – Minuit, 1996), voire par les créatures de la mythologie. Ces pages sont livrées à une fantaisie prof ratoire qui fait souvent penser aux fatrasies du Moyen-âge – ce qui s'apparente au récit est conduit moins par le sens que par le jeu des sonorités, chiasmes, allitérations, échos et rimes intérieures (« *  Java sur la Meuse, jeudi...* »). Où l'auteur se laisse parfois deviner.

Portant son mouchoir à mes lèvres

je sus qu'elle marchait au vent
à Tarifa, Rees ou Tarfaya
que son genou droit luit
que sa mère a tressé ses cheveux
et que son ventre bruit
tendre sœur connue en rêve
dans l'odeur du lotus
de la cannelle et de l'euphorbe

Tout dépenaillé qu'il soit dans sa construction, et en dépit d'une poignée de poèmes plus faibles et éloignés du propos (*ô saison, ô château...*), ce recueil est, pour le lecteur fatigué de tant de pages desséchées, un bain de jouvence – le bain d'orties du protagoniste de *Fraudeur*.